

Études littéraires africaines

Pour Jean Sévry

Christiane Fioupou et Jean-Pierre Durix



Numéro 34, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018488ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018488ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fioupou, C. & Durix, J.-P. (2012). Pour Jean Sévry. *Études littéraires africaines*, (34), 119–123. <https://doi.org/10.7202/1018488ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

POUR JEAN SÉVRY ¹

Jean Sévry nous a discrètement quittés en mai 2012. Je l'ai rencontré pour la première fois en 1983 à l'aéroport de Ouagadougou, vers quatre heures et demie du matin, heure habituelle pour venir chercher les voyageurs arrivant de Paris et, dans son cas, de Montpellier. Je l'avais contacté quelques mois auparavant par téléphone et il avait bien voulu accepter de diriger ma thèse d'État sur Soyinka. Jean venait maintenant d'atterrir pour quelques semaines en « mission » d'enseignement à l'Université de Ouagadougou, où j'étais en poste depuis quelques années. Il logeait comme tous les « missionnaires » à l'Hôtel Indépendance, au centre-ville, et comme nous nous trouvions dans une période politiquement « agitée » de la Haute-Volta (le Capitaine Sankara, alors Premier Ministre, avait été mis aux arrêts), toutes les soirées étaient écourtées par un couvre-feu. Je passais chercher Jean à l'Hôtel et nous partions alors manger dans un « maquis » comme chez Odette, une sympathique Béninoise qui nous régalaient de sauce feuille et d'*ablo*. Et juste avant le couvre-feu, Jean regagnait son Hôtel pour peaufiner sa traduction de *The Voice*, de Gabriel Okara, et pour achever l'écriture de son introduction à ce roman.

Jean est revenu pendant plusieurs années en mission à Ouagadougou avec toujours le même enthousiasme et la passion de l'enseignement. Il avait su tisser des liens solides avec les collègues de l'Université, mais aussi avec les étudiants, ce qui l'avait conduit à organiser des échanges fructueux entre Montpellier et Ouagadougou. L'hospitalité de Jean et de sa femme Mado est depuis devenue légendaire pour les nombreux étudiants et universitaires « de passage » ou pour ses doctorants qu'ils recevaient chez eux avec chaleur et à qui ils ouvraient si généreusement leur bibliothèque.

C'est Jean et son complice René Richard qui avaient organisé en 1984 le colloque sur Wole Soyinka, en même temps qu'un doctorat *honoris causa* en son honneur, moment privilégié pour nous tous : ceci avait requis une préparation de longue haleine, à une époque où la littérature africaine n'était pas considérée avec grand intérêt, quand elle n'était pas purement et simplement méprisée. Jean-Pierre Durix, acteur et témoin de ce qui était alors un véritable

¹ Cet hommage de Jean-Pierre Durix, traduit par lui-même, a paru sous le titre « Remembering Jean Sévry », dans *Commonwealth. Essays and Studies*, vol. 34, n°2, Spring 2012, p. 111-113. Il est publié ici avec l'aimable autorisation de Claire Omhovére, rédactrice en chef de la Revue *Commonwealth*.

combat, a côtoyé Jean à l'époque où ils militaient avec une poignée d'irréductibles pour la reconnaissance des études africaines ; il saura en parler mieux que moi. Je lui laisse donc la parole, non sans avoir conclu avec Samuel, notre ami et collègue burkinabè : « Tous ceux qui ont connu Jean seront attristés. Que repose en paix cet homme de cœur ! ».

■ Christiane FIOUPOU

Jean Sévry, qui fut très longtemps professeur à l'Université Paul Valéry à Montpellier, est décédé à la fin du mois de mai 2012. À la différence de certains de ses collègues, Jean ne se souciait guère de « faire carrière ». Il refusait généralement les compromis qui lui auraient valu un avancement plus rapide au prix d'un abandon de ses idéaux. Et pourtant il restera l'une des figures centrales parmi les universitaires qui ont lancé les études africaines en France. Il appartenait à cette génération de pionniers qui, dans les années 1960, ont permis l'émergence de ce que l'on a plus tard appelé les littératures postcoloniales. Dans le sillage de Michel Fabre à Paris III, Jean est devenu le spécialiste incontesté des littératures d'Afrique australe. Avec son fidèle collègue et compère, le regretté René Richard, il a fondé à Montpellier le CERPANA (Centre d'Étude et de Recherche sur les Pays d'Afrique Noire Anglophone) à la fin des années 1970. Il s'agissait alors de combiner recherche et pédagogie, deux domaines indissociables pour Jean, afin d'explorer un nouveau domaine littéraire. Comme René Richard, Jean s'est investi totalement dans ses missions éducatives en s'inspirant des idéaux développés lors de la « révolution » de 1968. Tous deux furent parmi les premiers à nouer des accords bilatéraux avec des universités africaines et à diriger des thèses de doctorat entreprises par des étudiants venus de leur pays étudier à Montpellier. Soucieux de respecter les différences culturelles rencontrées lors de tels échanges, René et Jean inventèrent de nouvelles stratégies de direction de travaux qui les conduisirent souvent à assumer des responsabilités dans des domaines matériels et personnels où tout restait à inventer avec des candidats largement coupés des solidarités familiales si essentielles en Afrique.

Ils ont rencontré de nombreuses difficultés dans un milieu universitaire peu accoutumé à de telles innovations. Soutenu par un petit nombre de collègues, Jean parvint petit à petit à faire reconnaître sa spécialité comme un véritable sujet de recherche. On a peine à imaginer, maintenant que les littératures postcoloniales semblent

définitivement installées dans les programmes universitaires à travers le monde, les obstacles qu'ont dû surmonter des pionniers tels que Jean.

Pour le jeune universitaire que j'étais dans les années soixante-dix, Jean, qui avait environ quinze ans de plus que moi, m'apportait à chaque nouvelle rencontre une bouffée d'air frais. Déjà ouvert aux échanges avec les spécialistes du monde francophone à une époque où le cloisonnement demeurait la règle, il m'a permis de rencontrer beaucoup de spécialistes internationaux de ce qu'on appelait alors les « Nouvelles littératures ». Il m'a aussi invité à de nombreux jurys de thèses sur des sujets proches de mes propres intérêts de recherche. Jean avait l'art d'associer rigueur intellectuelle et décontraction dans les rapports humains. Je n'oublierai jamais le jour où il est venu me chercher à la gare de Montpellier pour un jury de thèse alors que je m'étais « mis sur mon trente et un » pour faire honneur au candidat et que j'ai dû enfourcher sa Vespa pour rejoindre sa maison de Castelnau. Un autre souvenir me vient à l'esprit, celui de cette journée de 1984 où, grâce à l'insistance de Jean, son université décernait à Wole Soyinka un doctorat *honoris causa*. Avec René Richard et Pierre Vitoux, il avait organisé un superbe colloque autour de l'œuvre du grand écrivain nigérian et obtenu que la municipalité de Montpellier fasse de Wole un citoyen d'honneur. Dans son discours de réception, Soyinka fit mine d'interpréter cette distinction comme lui donnant le droit de consommer gratuitement dans chaque café de la ville. Tout ceci se déroulait deux ans avant que Soyinka reçoive le prix Nobel de littérature.

Parmi les nombreuses aventures que nous avons affrontées ensemble, je me souviens particulièrement de deux épisodes mémorables. Le premier concerne l'écriture de l'*Anthologie de la littérature africaine anglophone* que Christian Bourgois publia dans sa collection 10/18 en 1983. C'était la première fois qu'un grand éditeur français mettait à la disposition de ses lecteurs une telle anthologie. Ce projet collectif, élaboré avec Denise Coussy et la regrettée Jacqueline Bardolph, fut le prétexte de réunions de travail régulières à Paris, Dijon et Montpellier. Chacun y défendit son choix de textes et l'élaboration du manuscrit final fut âprement discutée. Cette entreprise nous donna l'occasion d'échanger nos approches diverses, de présenter aux autres nos auteurs favoris et d'apprendre à travailler en équipe, le tout agrémenté de succulents repas et de bons vins dans nos domiciles respectifs. De plus, nous découvriions à cette occasion le monde de l'édition commerciale, ses codes, ses contraintes et ses surprises...

L'autre occasion mémorable se situe en 1986, dans le cadre du congrès annuel de la SAES (Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur) à Brest. La SEPC (Société d'Étude des Pays du Commonwealth) avait décidé de consacrer son atelier à l'étude de J.M. Coetzee (devenu depuis un autre prix Nobel). À l'époque, il n'était guère de bon ton d'examiner l'œuvre d'un Sud-Africain *blanc*, sous peine de passer pour un partisan de l'apartheid. Avec le recul, on frémit en pensant aux connotations racistes d'une telle stigmatisation. Les pressions venues de tous bords (souvenons-nous aussi que Brest abrite la base de sous-marins nucléaires français) eurent presque raison de notre détermination. Le soutien appuyé de collègues anglicistes courageux (Louis Roux, Jean-Pierre Martin, Jean Raimond et Pierre Vitoux), qui occupaient des fonctions éminentes à la SAES, nous encouragea à tenir bon. Ces collègues surent montrer à nos détracteurs que leurs accusations ne reposaient sur aucun fondement et que nous défendions simplement la liberté d'expression de tous les écrivains dignes de ce nom, quelle que soit leur origine et ce, en dépit des préoccupations conjoncturelles de tel ou tel groupe de pression. L'atelier se déroula normalement et on pourra apprécier la qualité des interventions en lisant le numéro 9-1 de la revue *Commonwealth*. Sans le courage et la détermination de Jean Sévry, j'aurais peut-être baissé les bras en cette occasion.

Dans son approche des textes, Jean Sévry s'inspirait largement des sciences humaines (philosophie, psychanalyse, sociologie, anthropologie) qui avaient pris une importance si nouvelle à la fin des années soixante. Il ne concevait pas que l'on puisse séparer radicalement littérature et contexte de l'œuvre. Vers la fin de sa carrière, Jean contribua d'une manière décisive à briser la frontière entre spécialités complémentaires. Il se montra particulièrement sensible au développement de la littérature comparée qui permet de fructueux échanges entre domaine francophone, anglophone, lusophone... dans l'étude des littératures africaines. Jean m'a permis de rencontrer des spécialistes de littérature francophone tels que Jacques Chevrier. C'est à cette époque que Jean contribua à la fondation de l'APELA.

Même si Jean Sévry consacra l'essentiel de ses recherches à l'étude des écrivains issus des indépendances, il s'intéressa aussi à la littérature coloniale, qu'il était alors de bon ton de dénigrer sous peine de se voir taxer de réactionnaire. Jean soumit ces écrits à un examen rigoureux, resituant les œuvres dans leur contexte historique et idéologique et ce, sans aucune complaisance. Ses travaux les

plus récents portent sur différents aspects du phénomène religieux, un domaine qui lui tenait également fort à cœur.

Jean ne fut pas seulement un critique littéraire ; il écrivit lui-même, principalement des nouvelles, pendant toute sa vie. Durant sa retraite, il consacra beaucoup de son temps à la traduction de textes littéraires africains. Cette nouvelle passion fut l'occasion d'une collaboration étroite avec « Mado », son épouse et fidèle compagne tout au long de son existence. On pourra lire avec profit leurs traductions de Jamal Mahjoub – *Le Train des sables* (2001), *Là d'où je viens* (2004), *Nubian Indigo* (2006) – aux Éditions Actes Sud. La passion de Jean pour ces « épiphanies » que constituent les rencontres d'un Occidental avec un monde autre l'a conduit à y consacrer sa dernière entreprise littéraire, *Un voyage dans la littérature des voyages : la première rencontre*, publié chez l'Harmattan en 2012, quelques semaines seulement après son décès.

S'ajoutant à la disparition de Michel Fabre, le directeur de thèse de Jean, et de Jacqueline Bardolph, qui fut pour nous deux une amie très chère, le départ de Jean laisse un grand vide dans les études postcoloniales. Grâce au courage et à la vision d'universitaires comme lui, de jeunes chercheurs peuvent aujourd'hui poursuivre leurs recherches dans de bonnes conditions. Son dynamisme et son honnêteté intellectuelle resteront un exemple offert aux nouvelles générations. Certains jugeront suranné son désir de privilégier le travail en équipe sans trop tenir compte des échelons hiérarchiques. Les valeurs qu'il défendait me semblent pourtant essentielles dans un monde où l'individualisme est trop souvent privilégié. Il laisse derrière lui un important héritage littéraire dont je retiens particulièrement *Afrique du sud, ségrégation et littérature : anthologie critique* (L'Harmattan, 1989) et *Littératures d'Afrique du sud* (Karthala, 2007).

Jean, maintenant que tu es passé de l'autre côté, tu laisses derrière toi ton écriture et ton exemple, qui nous invitent à suivre les chemins que tu as tracés.

■ Jean-Pierre DURIX²

² Professeur émérite, Université de Bourgogne, Dijon.